

MAUDITES
histoires de c...

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Maudites histoires de c... / Cynthia Maréchal

Nom : Maréchal, Cynthia, 1961- , auteure

Identifiants : Canadiana 20240025741 | ISBN 9782898670039

Classification : LCC PS8626.A7455 M389 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Geneviève Dastous

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Cynthia Maréchal

MAUDITES
histoires de c...



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Maudites belles années: 1970-1974, 2022

Maudit voyage de nocces, 2021

Maudits voisins, 2020

Maudites chicanes de famille, 2019

Maudites vacances, 2019

Maudit temps des fêtes, 2018

Maudite Saint-Valentin, 2018

Prologue

Une musique aussi douce que suave résonnait dans la grande salle d'attente de la clinique dentaire Demers, à Brossard. Un homme était assis sur l'une des chaises capitonnées de cuir, à attendre son tour pour son rendez-vous. Par-dessus une chemise à carreaux, il portait une épaisse veste molletonnée, également à carreaux. Un jean bleu clair et des bottes de travail à crampons complétaient sa tenue. Il avait allongé ses jambes dans une pose désinvolte. Derrière les grandes baies vitrées de la salle, on voyait la circulation du boulevard Taschereau qui, en cette heure matinale, était assez dense. Cependant, le type qui patientait, vraisemblablement un ouvrier de la construction, ne s'intéressait pas à ce qui se passait à l'extérieur : il gardait les yeux rivés sur son téléphone.

Assise au comptoir en demi-lune de la réception, Daphné Ouimet-Turgeon sirotait un café tout en consultant sur son écran d'ordinateur la liste de rendez-vous à l'horaire de la journée. Ses cheveux teints en noir étaient longs d'un côté et courts de l'autre. Cette coiffure était pour le moins peu conventionnelle, à l'image de ses longs ongles violets assortis à son rouge à lèvres de la même couleur. Un *piercing* scintillant à sa narine ajoutait une note spéciale à son *look*.

En ce mardi d'hiver froid mais radieux, c'était le jour de la Saint-Valentin. La veille, au moment du départ du dernier client de la journée, tout le personnel de la clinique avait mis la main à la pâte pour décorer le lieu de ballons et de banderoles en forme

de cœur. Le patron, Claude Demers, exigeait que toutes les fêtes soient bien représentées dans ses bureaux. *C'est bon pour les clients!* aimait-il répéter. *Ça les détend, car qui n'a pas peur du dentiste?*

— Salut, ma belle Daphné, tu es dans le noir et violet aujourd'hui, claironna Francis Landry, l'hygiéniste dentaire.

Le jeune homme élancé aux cheveux bruns courts était arrivé par-derrière. Il avait fait sursauter Daphné, qui s'écria, avec un air mi-figue mi-raisin :

— Ah! C'est toi!

— Ben oui, c'est moi... qui veux-tu que ce soit? répliqua Francis en roulant des yeux. Tu sais bien que les autres sont déjà avec des patients!

Il soupira, dodelina de la tête et dit :

— Coudonc, Daphné, tu pourrais pas mettre autre chose que cette sempiternelle musique soporifique? Moi, du Céline Dion et du Jean-Pierre Ferland en version instrumentale, ça ne me motive pas trop. On se croirait dans un ascenseur à longueur de journée.

Daphné lança un sourire complice à Francis.

— Moi non plus, pauvre toi, déplora-t-elle à son tour, mais Claude y tient mordicus, comme tu le sais... Que veux-tu que je fasse? C'est lui qui décide. Jusqu'à nouvel ordre, il est toujours le patron de la clinique!

Elle soupira à son tour avant d'ajouter :

— Déjà qu'il aimerait mieux que je m'habille et que je me coiffe autrement, que je me coupe les ongles, que je ne sois

ni *piercée* ni tatouée... En plus, s'il fallait que je lui demande de changer de poste de radio, pas sûre que je garderais mon emploi.

Elle se mit à rire discrètement. Sous des apparences un peu gothiques, sinon carrément délinquantes, Daphné était une jeune femme de vingt-six ans parfaitement à son affaire, très professionnelle et efficace. Demers avait eu l'intelligence de le reconnaître et, en dépit de l'allure de son employée, il appréciait son rendement.

Francis fit une moue et, de nouveau, roula des yeux en poussant un léger gémissement. L'hygiéniste de trente ans avait le sens du drame, tout autant que de l'humour. Avec lui, on ne s'ennuyait jamais.

— Bon, Francis, trancha Daphné, occupe-toi donc de M. Bédard. C'est pour un nettoyage.

La jeune femme lui tendit le dossier du patient en veste molletonnée.

Francis, qui n'avait pas encore jeté un coup d'œil à la salle d'attente, la balaya alors du regard. Il remarqua aussitôt le type, assis bien à son aise, le regard rivé sur son téléphone. Le cœur de Francis ne fit qu'un bond. Il tomba presque dans un état de léthargie à force d'observer le patient.

— Yo! Francis! Réveille, gronda Daphné en le tapotant avec les feuilles du dossier.

— Wow! s'exclama enfin l'hygiéniste.

Il prit le dossier et se dirigea vers l'individu en se dandinant légèrement. Derrière le comptoir de réception, ce fut Daphné qui, amusée, leva cette fois les yeux au ciel.



Lysanne Dagenais était penchée au-dessus du visage du patient allongé sur la chaise de dentiste. Depuis quelques minutes, elle était concentrée sur sa tâche. Il s'agissait de déloger une carie profonde sur une des molaires de l'homme.

Maude Vachon, hygiéniste et assistante, se trouvait juste du côté gauche du patient. Elle était à l'affût de tout geste ou toute demande de la part de la dentiste. De temps en temps, elle jetait un regard au patient pour s'assurer qu'il ne manifestait pas de signe de douleur. Apparemment, il n'en ressentait aucune. Sur la chaise, la bouche grande ouverte, il semblait plutôt concentré sur la poitrine de Lysanne qui se balançait devant ses yeux.

— Ça va toujours, monsieur? demanda machinalement la dentiste.

— Euh..., articula-t-il avec peine.

D'un regard, Lysanne indiqua à Maude qu'il était temps d'aspirer la salive autour de la cavité maintenant béante avant de passer à l'étape de l'obturation à la résine. Maude s'exécuta. Cela faisait des années que l'hygiéniste de quarante-cinq ans et la dentiste de trente-huit ans travaillaient ensemble. Ainsi, les mots étaient devenus superflus dans l'exercice de leurs fonctions mutuelles. Ils leur servaient plutôt lors de leurs pauses, ou encore lorsqu'elles allaient prendre un verre après le travail. Pendant ces moments de détente, elles ne parlaient pas nécessairement de la clinique et de ce qui s'y passait. Leurs discussions animées tournaient surtout autour du même sujet, à savoir celui qui revêtait la plus grande importance pour ces deux amies : les hommes.

Cela faisait maintenant trois ans que Lysanne n'était plus en couple après l'avoir été pendant plus de dix ans. Toutefois, elle n'était pas faite pour être célibataire. En effet, elle détestait cela et commençait à trouver sa situation de plus en plus lourde.

Au moment où elle s'était séparée de son compagnon (rencontré lors de ses études en dentisterie à l'Université de Montréal), elle avait apprécié cette nouvelle liberté. Cela avait même été grisant pour cette femme qui laissait rarement la gent masculine indifférente. Lysanne était une rousse aux yeux verts, mince, et dont la poitrine faisait saliver la plupart des hommes, tout autant qu'elle suscitait l'envie de la part des femmes. Ainsi, les premiers mois de célibat avaient été féconds en aventures pour la jeune femme. C'était alors qu'elle avait trouvé en Maude une confidente assidue. Mais tout cela appartenait maintenant au passé! Approchant dangereusement de la quarantaine, la dentiste rêvait désormais d'une relation plus stable et, hormones obligeant, elle éprouvait un fort désir d'avoir un bébé.

Pour sa part, Maude avait une vie bien différente de celle de sa supérieure hiérarchique. Elle vivait depuis plus de vingt ans avec le même homme, son mari. Marc-André Vachon était comptable de métier et semblait présenter tous les préjugés qu'on colle aux gens exerçant sa profession : maigre, portant des lunettes, taciturne et, dans son cas, extrêmement pantouflard. Ce trait particulier hérissait Maude au plus haut point. À force de déplorer la nonchalance de Marc-André, elle en était arrivée à rêver d'une aventure extraconjugale. C'était également la raison pour laquelle elle se délectait du récit des rencontres masculines de Lysanne. Malheureusement pour Maude, cette soirée de Saint-Valentin serait parfaitement semblable à toutes les autres depuis des années : comme d'habitude, avec son mari, elle passerait sa soirée à regarder un film sur Netflix. Elle ne se donnerait même pas la peine de lui rappeler que ce jour spécial marquait la fête de l'amour. Elle ne ferait rien du tout, car elle était persuadée que cela ne changerait strictement rien.



Claude Demers roulait dans sa rutilante Mercedes blanche sur la 116, en direction de sa clinique. Comme chaque jour de la semaine depuis des années, il effectuait le trajet depuis sa magnifique résidence de Mont-Saint-Hilaire jusqu'à Brossard. Néanmoins, une différence s'était établie dans cette routine : il se pointait à son cabinet à la fin de la matinée seulement. Il se permettait cet assouplissement dans son emploi du temps depuis cinq ans, à savoir depuis qu'il avait atteint l'âge de soixante ans. De toute façon, il faisait de très bonnes affaires et ce ralentissement n'avait pas changé grand-chose dans ses finances. De toute façon, Lysanne, dont il reconnaissait la grande compétence, veillait au grain.

Le dentiste se sentait fier de ce qu'il avait accompli depuis les trente dernières années, et plus précisément depuis qu'il avait investi toutes ses économies de dix ans de pratique dans une clinique dentaire de Montréal pour ouvrir sa propre entreprise, à Brossard. Il avait travaillé fort pour se bâtir une clientèle fidèle. Beaucoup de ses clients, enfants au début de sa pratique, étaient devenus des adultes qui, maintenant, avaient eux aussi une famille. Demers songeait avec satisfaction à toute cette évolution et à sa future retraite. À soixante-cinq ans, c'était bien la pensée qui lui revenait le plus souvent en tête. Il commençait à être temps de songer à vendre son affaire. Tôt ou tard, même s'il trouvait difficile le fait d'arriver à la fin de sa carrière, il lui faudrait penser à la suite des choses et envisager de trouver quelqu'un pour le remplacer. Ce serait peut-être Lysanne, pensait-il, diplômée de l'Université de Montréal, consciencieuse, douée, et connaissant bien les patients. Mais il ne fallait jurer de rien. Bien des choses pouvaient se produire.

Claude se rappela que c'était la Saint-Valentin. À la radio, on ne parlait que de la fête des amoureux. Il activa son aide-mémoire

vocal installé à même le volant de sa voiture et dit à voix haute :
«Demander à Daphné d’aller acheter un bouquet de fleurs pour Denise.»

Puis il regarda son reflet dans le rétroviseur. Il se sourit à lui-même, ce qui accentua les rides profondes dues à l’âge et aux nombreux voyages au soleil qu’il faisait chaque hiver depuis plusieurs années. Comme toujours, sa chevelure poivre et sel mi-longue était ébouriffée. Il fronça ses épais sourcils en pensant à cette fête annuelle, qu’il trouvait bien stupide. *Au lieu de la Saint-Valentin, cette journée devrait s’appeler la fête des attentes féminines,* se dit-il.

Le VUS japonais de Lysanne se faufilait dans la circulation dense de cette fin de journée. Les nombreux feux de circulation mal synchronisés ne contribuaient pas du tout à rendre le trafic fluide. Par conséquent, il fallait prendre son mal en patience, mais la jeune femme avait l'habitude. De toute façon, avec Francis comme passager, il était difficile de s'ennuyer. En effet, chaque jour, matin et soir, la dentiste véhiculait son collègue de travail. Ce n'était pas un détour pour elle. L'hygiéniste dentaire habitait sur la rue Beaudry, près de la rue Ontario. Lysanne le déposait toujours de l'autre côté du pont Jacques-Cartier, au coin de De Lorimier et d'Ontario, puis elle filait chez elle, en direction de la rue Laurier.

— As-tu quelque chose de prévu ce soir, pour la Saint-Valentin? demanda Francis, les yeux au loin.

La dentiste sembla réfléchir à la question.

— Attends! enchaîna sans attendre le jeune hygiéniste. Je reformule ma question. Y a-t-il un Valentin qui t'organise quelque chose de spécial ce soir?

Elle haussa les épaules et poussa un soupir.

— Non! répondit-elle, cette fois sans hésitation. Mais ça ne fait rien: je pense que je vais fêter ça en me commandant des sushis que je mangerai devant un bon film en sirotant un bourgogne aligoté.

— Wow! Beau programme, commenta Francis.

— Et toi? As-tu un Valentin qui t'attend? s'enquit Lysanne, toujours curieuse des histoires de cœur de ses collègues.

Malgré son caractère avenant et son authenticité (il assumait pleinement son homosexualité), Francis demeurait néanmoins très discret en ce qui avait trait à sa vie privée. À la clinique, personne ne savait sur quel pied danser à ce sujet.

Comme toujours, il resta évasif en proposant une réponse qui disait tout sans rien dire :

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Je t'en dirai plus une autre fois.

Cela voulait dire jamais, Lysanne le savait très bien.

Le téléphone de la dentiste, fixé sur un porte-téléphone adhérent au tableau de bord, se mit à sonner. L'attention des occupants se porta sur l'appareil. Sur l'afficheur, ils purent lire qu'un certain Simon appelait. La jeune femme appuya aussitôt sur le bouton pour faire taire la sonnerie.

— Eille! s'écria Francis, soudainement surexcité. C'est pas Simon Baron? Le bellâtre que tu ne veux plus revoir? Tu as même juré que c'était fini! Donc, tu es encore en contact avec ce comédien de pacotille qui ne pense qu'au sexe?

Lysanne rougit, mais elle eut un sourire amusé.

— Euh! On ne peut rien te cacher. Disons que c'est assez difficile de couper les ponts avec Simon. Ce bellâtre, comme tu dis si bien, est assez doué au lit. Même s'il est un peu idiot et qu'il n'a pas grand-chose à dire d'intéressant, coucher avec lui une fois toutes les deux semaines aide à supporter ses défauts...

— Bon, bien, siffla Francis en levant les yeux au ciel. Le voilà, ton Valentin! Pas besoin d'en chercher un autre...

— Non, je n'en chercherai pas un autre, rétorqua-t-elle. Mais je n'aurai pas de bouquet de fleurs. Une chose est certaine avec ce gars-là : ça va me coûter cher en sushis et en vin. Il est profiteuse, mais au moins, je ne serai pas seule.

— Je suppose que c'est le prix que tu dois payer pour la qualité de... disons...

— De quoi? demanda Lysanne.

— Euh... De vos manifestations affectueuses..., bafouilla Francis.

Les deux collègues éclatèrent de rire. Sur De Lorimier, elle se rangea sur le côté gauche, le long du trottoir. Les deux collègues se firent une chaleureuse bise.

— Passe une belle soirée, chantonna Francis, et surtout une bonne nuit, petite chanceuse!

— Toi aussi, et à demain, fit Lysanne en lui adressant un clin d'œil.

À son tour, Francis lui lança un regard entendu, puis il sortit de la voiture. Bientôt, il se fondit dans le rideau de la neige qui commençait à tomber dru dans les rues de la ville.



À Longueuil, en ce soir du 14 février, dans un bungalow d'un joli quartier résidentiel, Maude fut plus chanceuse. À son arrivée à la maison, après le travail, elle remarqua aussitôt qu'un gros bouquet de fleurs trônait dans un vase, sur le comptoir de la cuisine. C'étaient des œillets achetés à l'épicerie, mais au moins, l'intention était là. Elle constata aussi qu'il y avait une bouteille

de mousseux dans un seau à glace et deux flûtes. Enfin, pour ajouter à cette surprise agréable, la cuisine embaumait la sauce bolognaise. De toute évidence, Maude et Marc-André se régalaient d'un bon spaghetti. Elle ne put s'empêcher d'écarquiller les yeux sous l'effet de l'étonnement. Marc-André s'était surpassé. C'était bien la première fois depuis plusieurs années qu'il célébrait la Saint-Valentin.

Les conjoints burent le mousseux pendant que les pâtes cuisaient. Leur conversation ne fut pas spéciale pour autant : ils parlaient toujours des mêmes choses depuis des années. Comment la journée s'était passée. Qu'est-ce qu'ils avaient mangé à midi. Ce genre de propos banals. Après le repas, Maude et Marc-André s'installèrent dans leur boudoir pour regarder sur Netflix une autre série bâtie dans le même moule que les productions des dernières années. C'était chaque fois la même recette prévisible avec les mêmes ingrédients. Maude prévoyait toujours la fin et, surtout, elle déplorait que la quantité soit systématiquement privilégiée au détriment de la qualité. Assise sur le divan, à côté de son mari, elle avait l'impression d'être avec son frère ou encore avec son coloc.

Plus tard dans la soirée, ils se rendirent dans leur lit. Côte à côte, ils se livrèrent à leur habitude : lire un peu avant de dormir. Ces jours-ci, l'assistante dentaire dévorait une palpitante chick lit d'une autrice québécoise. Lui lisait une de ses sempiternelles biographies de politicien ou d'illustre personnage historique. Une demi-heure plus tard, ils se firent la bise et se couchèrent chacun sur le côté, dos à dos.



Maude déambule dans une rue d'une grande ville, Montréal de toute évidence. Elle sait qu'elle doit rencontrer quelqu'un, mais elle n'arrive pas à se souvenir de qui il est question. Malgré tout, son cœur bat la chamade. Elle est très excitée à l'idée de cette rencontre. Ses pas la conduisent devant

une porte rouge. Elle voit sa main soulever le heurtoir et le laisser retomber. La porte s'ouvre sur un homme. Il est torse nu et porte une serviette autour des hanches. Ses muscles sont bien définis; c'est quelqu'un qui prend soin de son corps grâce à un entraînement régulier. Son visage est harmonieusement découpé et sa mâchoire carrée lui donne une allure très virile. L'homme sourit de façon invitante. Maude est sur le point de défaillir de nervosité, mais elle entre dans l'appartement. Elle sait qu'elle est sur le point de faire quelque chose d'interdit, et cela l'excite d'autant plus. Dans la grande pièce vers laquelle il la dirige, un lit aux draps blanc satiné impeccablement fait les attend. Des bouquets de roses et des chandelles sont disposés tout autour de la pièce.

Le bel inconnu l'invite doucement à s'allonger, pour la déshabiller lentement en la caressant de ses mains douces, mais fermes. Elle s'entend émettre des gémissements de contentement. L'hôte des lieux, après plusieurs tendres caresses prodiguées à sa partenaire, se relève pour laisser tomber la serviette qui couvre son intimité. Elle a le souffle coupé devant la beauté parfaite de ce corps d'Adonis. L'individu s'approche alors et lui fait l'amour comme un dieu. La femme mariée ne peut retenir des cris de jouissance devant tant de manifestations voluptueuses. Soudainement, elle s'en inquiète en pensant à son mari. Mon Dieu! Et s'il l'entendait?

— Maude! Maude, réveille-toi, ma chérie!

Tranquillement, la femme émergea de ce merveilleux rêve et cligna des yeux en reconnaissant Marc-André et son regard inquiet. Elle se sentit confuse au début, puis coupable par la suite d'avoir pris autant de plaisir à ce qu'elle croyait être réel.

— Ça va? s'enquit Marc-André, soucieux. Je suis là, tu as dû faire un cauchemar. Tu criais presque!

Maude déglutit péniblement.

— Ah bon? Oui... sûrement un cauchemar. J'ai sans doute bu un peu trop de mousseux...

— Rendors-toi vite; on travaille demain, ordonna Marc-André.

— Oui, tu as raison, obtempéra-t-elle, soulagée.

Quelques instants plus tard, Marc-André commença à ronfler régulièrement, signe qu'il était déjà profondément endormi. Mais la femme du comptable, les yeux grands ouverts, n'avait plus du tout sommeil.



Mathieu, le *chum* de Daphné Ouimet-Turgeon, tenait un salon de tatouage sur le chemin Chambly, à Longueuil. Le couple habitait l'appartement qui se trouvait à l'étage, au-dessus du commerce. En ce soir de la Saint-Valentin, Daphné ne s'attendait pas à une surprise de la part de Mathieu puisqu'il travaillait au rez-de-chaussée, même en ce mardi soir. C'était lui qui lui avait fait son premier tatouage, plusieurs années auparavant. La jeune fille, qui avait dix-sept ans à l'époque, rêvait en effet de porter sur un bras un symbole cabalistique. Pour satisfaire ce désir, elle avait fini par entrer dans la boutique du boulevard Chambly qu'elle avait repérée depuis un certain temps. Le gars qui l'avait accueillie, barbu et assez costaud, avait les deux bras couverts de tatouages. Cela lui donnait un *look* fascinant. Il s'était montré consciencieux et plein d'attention envers cette jeune cliente toute de noir vêtue. Le résultat avait comblé les attentes de Daphné, et elle avait franchement admiré le dessin si bien exécuté. Contente du résultat et du style que cela lui donnait, elle avait fait de Mathieu Dion son tatoueur attitré. Après le troisième tatouage, ils étaient devenus amoureux.

Le fait que Mathieu ait huit ans de plus qu'elle ne l'avait jamais rebutée, bien au contraire. Elle appréciait sa maturité et son professionnalisme. Naturellement, Daphné avait travaillé quelques années dans la boutique de son *chum*. Puis, elle s'était

lassée de cette situation, surtout parce que dans ces conditions, le couple n'était jamais séparé. Daphné craignait que la routine ne s'installe. Aussi, lorsqu'elle était tombée sur l'annonce de la clinique dentaire Demers, elle avait aussitôt posé sa candidature.

Lors de son entrevue d'embauche, Claude n'avait cessé de lui envoyer des regards circonspects, voire remplis de jugement. Daphné s'était réjouie d'avoir décidé de porter un chemisier à manches longues qui cachaient ses bras couverts de tatouages. Elle savait bien qu'il fallait ne pas trop les montrer, sinon ses chances d'être engagée dans ce lieu aseptisé auraient été nulles. Mais elle avait obtenu le poste et s'était avérée très efficace au travail. Heureusement, car cela avait été la condition pour que son patron apprenne à tolérer ce qu'il définissait comme étant une excentricité. Malgré tout, il accumulait les reproches au sujet de ses *piercings*, surtout celui sur le bout de sa langue. «Un jour, ça va s'infecter, menaçait-il. Et là tu vas venir me consulter en pleurant. Je t'aurai avertie!»

Le fait d'être seule le soir de la Saint-Valentin ne dérangeait pas vraiment Daphné, du moins aimait-elle à le croire. Il y avait presque sept ans qu'elle était en couple avec Mathieu. Le temps avait fait son œuvre. Cela ne la dérangeait pas de vaquer à ses affaires tranquillement, même en ce soir spécial, mais elle pensa quand même, non sans regret, que les papillons qui volaient dans son cœur au début de sa relation avec le tatoueur s'étaient posés et avaient fait place à ce qui ressemblait à de la monotonie. Daphné ne put se retenir de pousser un soupir. Soudainement, l'image d'un papillon qui prend son envol lui vint à l'esprit.

Coudonc, se dit-elle en contemplant le seul espace de peau resté blanc sur son avant-bras, *un papillon qui s'envole, c'est peut-être une bonne idée de tatouage...*